

Création actuelle de danse 2017-2019

**« Hate me, tender » : Teresa Vittucci**

**« Le corps comme point de départ »**

*Teresa, la distinction reçue dans le cadre des Prix suisses de danse représente sûrement une étape déterminante dans ta carrière. Quand as-tu su que tu voulais devenir danseuse ?*

J'ai voulu danser dès que j'ai commencé à penser. À trois ans déjà, je m'enfermais dans le salon pour danser. Au début, j'ai suivi la voie classique : école de musique, classe de préparation au conservatoire. Mais dès le départ, j'ai ressenti de fortes résistances au niveau de mon corps. On me disait : un grand talent, mais impossible à exploiter avec ce corps.

*Comment as-tu quand même réussi, du coup ?*

D'abord, j'ai arrêté de danser. Les propos de ma professeure m'avaient trop blessée. Ce n'est qu'à l'adolescence que l'envie de danser est soudainement réapparue, comme sortie de nulle part. Bien qu'il m'était impossible de rattraper ce que j'avais perdu au cours de toutes ces années sans danser, j'ai eu le droit de participer à la formation au conservatoire de Vienne. C'est ainsi que j'ai atterri dans la même classe que les filles qui étaient avec moi dans la classe préparatoire. Alors que nous avons le même âge, j'avais déjà bien entamé ma puberté tandis qu'elles avaient encore des corps d'enfant. Des corps qui avaient été sélectionnés avec rigueur et dont le poids et l'évolution pubertaire étaient constamment contrôlés. J'ai essayé de toutes mes forces de redevenir enfant, physiquement parlant – c'était une lutte permanente contre mon corps. J'avais soif d'apprendre et étais la plus disciplinée de toutes, mais comme j'étais la plus grosse de la classe, personne ne me regardait.

*Qu'est-ce qui te permet de te réconcilier aujourd'hui avec cette époque ?*

Durant l'été 2019, peu avant la première de « Hate me, tender » au festival ImPulsTanz, à Vienne, une jeune fille est apparue dans le théâtre. Elle m'a raconté combien elle aimait danser, surtout le ballet, mais qu'elle avait une professeure terrible, qui lui disait qu'elle était comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. J'ai tout de suite compris que cette enfant a été victime de la même terreur corporelle que moi, vingt ans plus tard, avec la même professeure. Ensuite, la fille m'a dit qu'elle avait changé d'école et que la danse lui procurait à nouveau de la joie. La professeure en question est maintenant à la retraite et ne peut plus nuire à personne. Pour moi, cette rencontre était l'un de ces moments qui permettent de se réconcilier avec son passé. C'était aussi un moment spécial parce qu'après toutes ces années de résistance, mon travail était programmé au festival ImPulsTanz.

*Avais-tu des modèles qui t'ont donné de la force et t'ont encouragée à avancer ?*

Non, j'en ai beaucoup manqué, surtout de modèles féminins. Bien sûr, si l'on y pense aujourd'hui, le simple fait d'avoir été acceptée dans cette école était une forme de soutien. Mais tout au long de ma formation là-bas, on me répétait sans cesse : Teresa, tu ne seras

jamais danseuse. Il en va de même dans le monde du ballet : la danseuse grosse est toujours la danseuse la plus mauvaise. Je n'ai eu le déclic qu'après avoir franchi le cap de la vingtaine, lorsque j'ai vu un spectacle de Meg Stuart avec Anja Müller. Anja Müller a un corps similaire au mien, et elle était la meilleure sur scène. Plus tard, j'ai vu le spectacle « Mehr als genug » (littéralement : Plus que de raison), de Doris Uhlich. C'est là que j'ai su pour la première fois que oui, c'était possible !

*J'ai l'impression que tes travaux sont très marqués par ces expériences.*

Un jour, j'ai compris que ce que j'avais vécu n'était pas un cas à part mais une expérience partagée collectivement, celle d'être une femme sur cette terre. En fin de compte, le fait de « devoir être moins nombreux » ou d'être « interdits de parole » sont dans la danse des moyens d'oppression qui touchent avant tout les corps féminins. L'émancipation de mon corps en tant que danseuse s'est accompagnée d'une prise de conscience politique. Car j'ai compris qu'il ne s'agissait pas de moi, et de ma lutte individuelle avec mon corps. Il s'agit d'un système qui a intérêt à ce que certaines personnes se sentent imparfaites.

*Compte tenu de ton histoire, il est surprenant que tu ne dances pas plus dans tes créations...*

À mes yeux, mes créations sont des chorégraphies qui œuvrent avec plusieurs langages, la danse étant l'une d'elles. Mon rapport à la danse ressemble un peu à celui entre une personne qui aurait été très longuement amoureuse d'une autre, en vain, et qui, lorsque la personne aimée est finalement quand même attirée, est depuis longtemps passée à autre chose. Cependant, même si à première vue on ne dirait peut-être pas toujours dans mes spectacles qu'il s'agit de danse, mon point de départ reste toujours le corps. La façon de prendre sa place dans l'espace, le rythme dramaturgique, le timing étrange, et même le texte : tous ces éléments ont une composante corporelle forte et sont chorégraphiés. Dans ma vie privée, ma danse préférée en ce moment est d'ailleurs très minimale. Quand je vais danser, c'est sûr de la techno pure et dure.

*Comment vis-tu lorsque tu n'es pas sur scène ?*

Ces temps-ci, je suis souvent en déplacement et dans ces moments, les rituels sont très importants pour moi. Avant les représentations, je fais toujours le même échauffement. À la maison, à Zurich, je deviens ensuite casanière. L'extraversion permanente en tournée me rend ensuite très introvertie. Tout ce que je veux, alors, c'est rester chez moi et m'occuper de mes plantes. Pour ma pratique artistique aussi, qui est toujours présente, j'ai besoin de rituels : des fleurs dans le studio, une caméra pour expérimenter. Pour ce qui est de l'entretien de mon corps, je vais au fitness. Ces endroits sont presque sacrés pour moi, mon église pour ainsi dire.

*De quoi as-tu besoin de la part de ton équipe pour bien travailler ?*

Avant tout d'un cadre, qui m'offre une totale liberté d'expression. Je dois avoir une confiance absolue dans l'équipe et j'ai besoin de beaucoup de flexibilité et de patience jusqu'à ce que je comprenne vers où la création a envie d'aller. Je crois que ce n'est pas toujours simple pour mon équipe : la plupart des spectacles ne se déploient souvent complètement que le jour de la première et je continue aussi à travailler sur des œuvres qui tournent déjà. Pour

moi, un spectacle n'est jamais terminé. C'est pourquoi il est crucial qu'une confiance absolue règne entre nous. C'est le cas notamment avec ma scénographe, Jasmin Wiesli, qui joue en réalité un rôle bien plus important : elle est mon miroir, mon interlocutrice privilégiée.

*Comment décrirais-tu ta relation avec le public ?*

En réalité, mes spectacles ne sont pas des solos, car le public a toujours un rôle à jouer. Je m'adresse souvent directement à lui et dans tout ce que je fais, le comique occupe aussi une place importante. J'établis à chaque fois une forme de ping pong avec le public. C'est comme dans les comédies de « stand up », j'ai besoin de ses réactions. J'aimerais que ce que j'ai à dire et à montrer ait un impact sur les gens, qu'ils ressentent une sorte d'encouragement ou qu'ils soient secoués.

*Tu as reçu un Prix suisse de danse 2019 pour « Hate me, tender ». Cela représente-t-il également une satisfaction pour toi ?*

Le Prix de danse représente un encouragement et un appui de taille. Cela ne fait que quelques années que je suis en Suisse et je me rends régulièrement compte à quel point je reçois ici des marques d'encouragement et de soutien. Je suis très touchée. Ce Prix représente aussi évidemment une forme de revanche vis-à-vis des personnes qui n'ont pas cru en moi. Et il ne faut pas oublier l'aspect financier. On travaille toujours dans des conditions précaires, avec la peur permanente de se casser une jambe et de finir dans la pauvreté, donc ce type de soutien est très important.

*Quelle importance revêt selon toi ce Prix pour le secteur de la danse ?*

Premièrement, il met l'accent sur la danse suisse en récompensant des artistes telles que La Ribot ou moi. Je trouve que c'est important que ce Prix existe, cela donne de la visibilité à la danse suisse. Je pense aussi qu'il est important que la notion de danse soit appréhendée au sens large. Cette discipline se renouvelle en effet sans cesse et est ouverte à ces changements, contrairement au théâtre germanophone traditionnel, par exemple.

*Quels sont tes vœux pour le milieu de la danse en Suisse ?*

Une communauté où les chorégraphes établis ne se lient pas uniquement d'amitié avec les plus jeunes mais collaborent également avec eux et elles. À Vienne, ces échanges se sont multipliés ces dix dernières années, notamment grâce à la plateforme Raw Matters. Je souhaiterais mettre en place une plateforme similaire à Zurich. Mis à part ça, je souhaiterais voir de plus en plus de corps différents sur les scènes. Et pas à titre exceptionnel, mais comme une évidence.

Entretien réalisé par Andrea Heinz